

sociale. Il semble que le monde, prévoyant sa fin prochaine, se dépêche de parcourir tous les degrés de tranquillité, de richesses, de guerre et de bouleversement.

La soif du bien-être, l'appât du succès, l'ambition du pouvoir poussent les hommes dans toutes les directions ; on se conçoit, on se heurte sur toutes les voies sociales ; on ne marche plus, on ne court plus, on se précipite. L'humanité s'agit comme si on l'avait mise dans un milieu raréfié, comme si une immense machine pneumatique allait l'étouffer.

Rien n'a résisté à cette agitation. On a mis le couteau sur la gorge des savants qui ont poussé les sciences à un degré d'avancement prodigieux ; l'industrie s'est aussitôt emparée de leurs découvertes et a communiqué un élan énorme au commerce, à l'échange, aux relations internationales. Nulle entreprise n'a paru trop gigantesque ; nul obstacle n'a semblé assez formidable.

Les gouvernements eux-mêmes ont senti vaciller leur base au milieu de cet entraînement universel : les audacieux, pour qui la nature créée n'avait plus ni mystères, ni puis-ances, eurent que le monde spirituel devant de même céder à leur action. Ils ne surent pas distinguer entre le muable et l'immuable ; ils s'imaginèrent que les principes étaient susceptibles de progrès et qu'ils pourraient régenter l'ordre moral aussi bien que l'ordre physique. De là ces révolutions politiques qui ont remplacé de nos jours les conquêtes d'autrefois ; de là ce malaise social qui s'est emparé des plus vieilles nations et qui ont fait douter les faibles si le développement excessif de l'industrie n'avait pas bien au détriment de la morale et des saines maximes politiques.

Que faut-il faire, Messieurs, pour démasquer le vrai du faux dans ce mélange de tout, pour distinguer ce qui passe de ce qui est stable, pour s'attacher au progrès réel et ne pas confondre l'ordre matériel avec l'ordre immatériel ?

La réflexion, puis la réflexion, et encore la réflexion.

L'homme qui réfléchit fait de suite le partage du bien et du mal : il prend tous les faits à mesure qu'ils se présentent ; il les soumet à l'analyse ; il les dépouille de l'homme ; il en recherche la cause, en calcule la portée, en prévoit les suites et sait en tirer un enseignement pratique et individuel, s'il n'a pas de mission publique, moral et politique ; s'il est appelé à enseigner ses semblables.

Les savants ont baptisé ce procédé du nom de philosophie : nous lui restituons son vrai caractère en l'appelant réflexion.

Or, Messieurs, si nous réfléchissons sur ce qui se passe sous nos yeux ; si nous examinons une petite heure cette activité fiévreuse qui emporte notre société moderne vers l'inconnu, qu'est-ce qui frappe l'attention ? Quel est le fait qui s'offre à nos regards ?

C'est la grande place qu'occupe le travail dans cette confusion violente du monde moral et du monde extérieur. Qu'est-ce donc que le travail, ce mystérieux agent de tout résultat, cet unique moyen de progrès, ce signe infailible de la vie ?

Adressons-nous à l'ouvrier : — c'est, nous répondra-t-il, la sueur qui ruisselle de mes membres fatigués lorsque je tords le fer et que je l'attache au sabot du cheval. Le labourneur nous dira : — le travail c'est la fatigue qui me rompt les os, c'est le poids du jour, c'est le pain donné à ma famille et gagné au prix d'efforts sans fin. — C'est l'insomnie, ce sont les déboires, c'est la misère, ce sont les veilles que je consomme au service de la science ou de mes semblables, répondra le savant.

Nous en avons déjà assez pour donner une définition générale du mot : le travail, dirons-nous à notre tour, est un devoir, et par conséquent une peine que Dieu a imposée à l'homme pour arriver à sa fin, soit présente, soit future.

Dieu en faisant déchoir l'humanité coupable ne lui a enlevé aucune des prérogatives dont il lui avait plu de l'enrichir ; il l'a seulement condamnée à reconquérir sans cesse ces sublimes prérogatives : l'homme est devenu semblable à ces royautés tombées qui s'en vont par le monde, inquiètes et désavouées, et que le souverain des splendeurs passées force à ne se reposer nulle part, jusqu'à ce qu'un nouveau peuple les appelle à sa tête et leur rende en même temps un trône et la vie.

La lutte, le travail : telle fut donc désormais la condition de l'homme ; le triomphe, le résultat. L'œuvre, telle fut la part de l'humanité. Et chose singulière ! ces deux lignes résument tout ce que nous appelons progrès et qui n'est autre chose que la conquête lente, sûre, infailible de tout ce que l'homme a perdu par le péché.

Le travail est le châtiment : l'homme reprend son rôle de chef de la création dans le triomphe qui suit le travail ; c'est la victoire définitive de l'homme sur la matière consacre la parole du Tout-Puissant dans le Paradis Terrestre. L'homme ne cessa en aucune manière d'être le roi de la nature ; mais, qu'il lui a fallu combattre pour reconquérir ce son domaine perdu les choses qui font l'étonnement de notre âge ! Parcourez les découvertes scientifiques opérées dans le monde depuis le déluge, et vous suivrez pas à pas

l'envahissement lent, continu, obstiné de l'esprit sur la matière, la possession de plus en plus complète de la nature créée. A lire l'histoire de l'humanité, il devient évident que Dieu a condamné l'homme à rechercher et à ressaisir une à une les vérités qu'un crime originel avait obscurcies, et qu'une fois ce but atteint, une fois l'homme rentré en possession des principes immuables et éternels, dont le crime originel l'avait frustré, l'œuvre du monde sera consommée. Par la force de son intelligence, par son travail séculaire aidé puissamment des lumières de la Foi, l'humanité se sera alors comme rachetée elle-même de sa faute primitive.

Le travail ne renferme pas seulement une idée d'expiation, un fait de lutte constante ; sa compréhension embrasse encore un caractère de succès, une assurance de triomphe : car, s'il n'en était pas ainsi, la vie serait le plus lourd fardeau et le suicide serait une vertu.

La vertu de sa souveraineté, le travail de l'homme lui donne un résultat et c'est ce qui rend le châtiment plus acceptable.

Ces notions du travail n'ont pas toujours été bien comprises ; il y a eu des temps où, loin d'accepter cette nécessité de la vie comme une expiation juste et méritée, comme une condition du progrès, on s'était accoutumé à la regarder comme un fardeau honteux, comme une obligation humiliante et indigne de l'homme. De là à s'en décharger sur autrui, il n'y avait qu'un pas : il fut bientôt franchi et l'esclavage fut institué, en vertu du droit du plus fort.

L'esclavage, qui était la négation du travail, devait, par son origine, par sa nature, être également antipathique à la civilisation : c'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. On n'a qu'à jeter la vue sur les anciens peuples qui l'ont pratiqué pour s'assurer qu'il a épuisé leurs vertus et lentement apporté des germes puissants de ruine et de décadence.

La polygamie, le despotisme et le polythéisme y furent à divers degrés le fruit de l'oblitération de toute notion vraie du travail : il fallut qu'un Dieu s'incarnât pour réhabiliter ce grand devoir et l'élever à son vrai rang. Le christianisme lui donna la première place dans sa morale et le sanctifia dans ses saints qui le glorifièrent dans les monastères ; il créa un mot pour lui, et *sacrifice* devint synonyme de *travail*. Il convenait que le grand œuvre de réformation embrassât dans son cercle immense le travail que depuis plusieurs siècles on regardait comme le partage des parias des sociétés et non comme une obligation commune. Aussi, c'est à partir de ce moment que l'esclavage et son hideux cortège de barbaries commencent à perdre pied dans le monde, jusqu'à ce que, disparu du reste de la terre, il vint s'enraciner par une amère dérision dans un pays où l'on vante le plus la liberté et pour lequel il est aujourd'hui un principe de ruine et de dissolution.

Il me serait facile ici, MM., de pénétrer plus avant dans la question du travail libre et du travail servile qui se présente d'elle-même au bout de ma plume, d'esquisser en peu de mots les avantages économiques du premier sur le second : les conditions de celui-là et les dangers éternels de celui-ci ; je pourrais faire une digression sur le territoire voisin et rechercher dans l'esclavage les causes de la guerre fratricide que se livrent deux fractions d'un même peuple : l'heure me presse ; ce sera peut-être pour une autre fois.

Idee de châtiment, idee de lutte, idee de succès : voilà, Messieurs, pour me résumer, la triple et haute expression du travail ; en d'autres termes, loi et nécessité de notre nature vicieuse, le travail est en même temps une garantie d'ordre et de progrès. Les grands siècles de la civilisation furent des siècles de travail. — C'est, dit M. Ozanam, le travail qui fait les époques glorieuses quand il y trouve l'inspiration, et quand elle n'y est pas, c'est encore lui qui fait les hommes utiles et les peuples estimables.

Si donc, Messieurs, il est bien établi que le travail est nécessaire non-seulement pour procurer la vie du corps, mais qu'il devient indispensable pour former l'intelligence, pour lui donner de la vigueur et pour remplir la mission que Dieu lui a confiée, nous en devons conclure à l'obligation stricte, absolue pour nous d'étudier, de travailler sans cesse.

Personne de vous ne méconnaît la place exceptionnelle que tient la nationalité canadienne sur le vaste continent de l'Amérique du Nord ; les destinées de notre race sont sublimes si nous ne laissons pas endormir notre foi religieuse, si nous savons deviner et comprendre sur quel terrain la supériorité doit nous appartenir. Il n'y a que les travaux sérieux des jeunes générations de notre peuple qui peuvent préparer la conquête de cet ascendant pacifique que personne autour de nous ne songera à nous disputer. Une fois que la supériorité intellectuelle nous sera acquise ; une fois que nos historiens, nos orateurs, nos philosophes, nos publicistes, nos savants, nos hommes d'état seront les premiers de ce continent ; une fois que le Bas-Canada sera ce qu'il doit être, la nation, je ne dis pas la plus industrielle, je ne dis pas la plus commerçante, je ne dis pas la plus nombreuse, mais la nation civilisatrice, la Franco